

# **TEXTES**

**de Sarah LEFEBVRE**

**Année 2018-2019**

## Il danse

Il danse encor, danse toujours et danse  
Sa grâce ferait pâlir les plus belles  
Étoiles, elles ne peuvent l'atteindre, elles,  
Ordinaires et pétries d'arrogance...

Lui se meut avec son coeur et ne pense  
Pas aux mouvements imposés, il mêle  
Corps et sentiments, vivant, au point tel  
Que rien, rien n'arrêterait sa transe.

Souple et agile il étonne, détonne  
Au milieu de ces êtres atones,  
Diffère ; illumine de sa présence

Ensorcelant, bondissant, fastueux  
On ne peut en détourner nos yeux :  
Il est riche de beau et d'espérance.

## **Les mots creux**

Lorsque le spleen s'accapare du coeur des hommes,  
Qu'il grignote sans pitié raison et âme,  
Qu'il emprisonne joies et bonheurs inutiles :  
La moindre parole semble dès lors futile...

Alors la compagnie, jadis la plus affable  
Deviens une présence désagréable,  
Capable de ne dire que des mots de sots  
Dépourvus de sentiments, de beaux mots bateau

Des coquilles vides, dénudées de tout sens  
Ayant de sympathie la trompeuse apparence,  
Simulacre d'une compassion factice !  
Et plus qu'ils ne réconfortent mettent au supplice !

Peut-on seulement mettre des mots sur des maux ?  
Connaître la saveur, sans la boire, de l'eau ?  
On ne peut qu'émettre des suppositions...  
Lâcher des mots creux dénués d'émotions.

## Mon coeur

Mon coeur est — un vaste et glacial hiver constant,  
Un désert de chaud et de froid — indifférent  
À autrui, aux charmes des gens, à leur esprit  
À leur corps. Mon coeur n'a ni amour ni envie.

Mon coeur ne bat pour personne, pas même à peine,  
Heureux cœur tranquille, à l'abri d'écart débile ;  
M'inquiétant de sa maladresse malhabile.  
Seul. Il n'a ni soupir, ni déception, ni chaîne...

Mon cœur est humain et pourtant je le sens vide.  
J'ai peur que personne ne puisse l'émouvoir  
Avant qu'il ne sache plus battre, plus vouloir:  
Avant que soit mon visage creusé de rides.

Oh ! J'ai tout essayé, tout à tort tout tenté,  
Hélas ! Ce ne sont pas de vaines convictions  
Qui trompent un esprit lucide, une raison.  
J'ai peur, j'ose dire, de ne jamais aimer.

Les désirs, à mes sens, mon sang, sont étrangers,  
Les transports, des contes, cryptides, des chimères :  
Rien, ayant de l'amour le plus pâle reflet  
N'a, mon coeur, pas une fois habité : un jour.

Aucune passion ne l'a jamais troublé,  
Et je m'enlise dans ma prude indifférence,  
Incapable d'éprouver ma propre méfiance :  
À croire que rien ne puisse me toucher...

J'ai voulu être admirée...

J'ai voulu être admirée, estimée,  
Égoïste, j'ai voulu que l'on m'aime :  
Oubliant qu'il me faudrait de même  
Rendre un amour que l'on me confierait.

Sans le vouloir j'ai trop bien réussi,  
J'ai volé un coeur sans donner le mien,  
Inconsciemment dérobé un bien  
Rare et précieux, sans en avoir envie...

Je te demande pardon chère amie :  
En ton coeur je regrette d'avoir allumé  
Une flamme qu'en rien je ne partageais.

Ah ! Injuste et cruelle que je suis...  
N'ai-je d'autres options à présent  
Que de me repentir ? Certainement.

## La grappe de raisin

Elle était là, sur mon bureau, la boîte bleue foncée de plastique dur entourée d'un élastique.

Je l'avais aperçue une première fois, en rentrant déposer mes affaires dans ma chambre. Mais je n'y ai pas vraiment cru, je l'ai supposé sans pour autant le réaliser : je pensais rêver alors je me suis réservé l'occasion de l'ouvrir pour plus tard. Après avoir fini mon repas, ma mère me l'a appelée : « regarde sur ton bureau ».

C'est tard dans la nuit, ou plutôt tôt le matin, je reviens d'un long voyage à l'étranger de trois semaines, à des milliers de kilomètres de mon pays, et j'ai dû affronter des difficultés de transport au retour. Mon avion a atterri à un autre aéroport pour cause de tempête, à trois heures de route de celui prévu initialement. Les passagers sont à la fois soulagés de ne pas avoir à affronter la tempête dans un atterrissage et angoissés à l'idée de devoir rester encore un long temps dans cet appareil qui subit des secousses de manière intempestive. Heureusement l'atterrissage se passe sans soucis.

Certains disent qu'il nous faudra nous débrouiller avec des taxis, d'autres ronchonnent, se plaignent de ne pas avoir droit à de la nourriture et de l'eau, critiquent le manque d'organisation de la compagnie — qui pourtant a ouvert pour nous un aéroport fermé en pleine nuit —, d'autres encore appréhendent, peu riant comme nous — jeunes et insouciantes. Après de longues minutes de panique générale, de quelques fous rires, et de désordre sans nom, il est finalement annoncé que nous devons attendre un bus qui nous conduira à l'aéroport où nous étions supposés atterrir.

Une pluie battante tombait sans interruption, trempant continuellement le monde. Même à l'intérieur du bus, de l'eau suintait par endroit, les vitres et leurs joints semblaient transpirer. L'orage faisait rage et par moment certains éclairs déchiraient le ciel avec une telle force, produisaient une telle lumière qu'il en était impossible de garder les yeux ouverts. Moi qui ne dors jamais dans les transports, je suis si épuisée de mes treize heures de vol, heure d'attente et heures de trajets, que je m'endors dans ce bus.

Lorsque je suis enfin de retour chez moi, le soulagement et la joie de rentrer chez soi et de voir s'achever cette nuit de galère, se mêlent au léger désappointement à la perspective de reprendre les cours et le pincement au cœur d'être de retour de voyage. Enfin je suis simplement harassée de fatigue après avoir fait un si long voyage et n'ai qu'une hâte : aller me glisser dans mes draps.

Tout ceci explique l'agitation dans laquelle je me trouvais alors.

Et puis je rentre dans ma chambre, pour la deuxième fois depuis que je suis de retour. Elle est là, la petite boîte bleue foncée de plastique dur entourée d'un élastique, sur mon bureau. Je la prends entre mes mains, la palpe, me décide finalement à en enlever l'élastique qui l'a empêchée de s'ouvrir pendant son voyage. Et à l'intérieur je la trouve, posée dans un morceau de coton verdâtre pour lui éviter de s'abîmer.

Enfin.

Elle est là, la petite grappe de raisin. Ce pendentif ayant appartenu à mon arrière-grand-mère.

Enfin.

Celui qu'enfant, je tripotais toujours quand elle le portait autour de son cou.

Enfin.

La petite grappe de raisin ornée de petites pierres fantaisies blanches, rouges, bleu marine, vertes, noires ; avec ses deux feuilles et sa tige dorée.

Enfin.

Ce pendentif qu'elle m'avait promis de me léguer à sa mort.

Enfin...

Un bijou plaqué or avec une chaîne d'or pour le porter.

Immédiatement, les larmes me viennent aux yeux de manière incontrôlée. Enfin, cette vipère qui nous avait volé les derniers instants de mon arrière-grand-mère en profitant de son âge et de sa vieillesse pour nous la ravir ; enfin la vipère s'est décidée à me le donner. Trois ans que je l'attendais. J'avais perdu espoir, je ne pensais plus l'avoir un jour, cette grappe de raisin si symbolique. On me disait de ne pas compter dessus : après tout, si la vipère l'avait manipulée c'était pour l'argent, alors je ne comptais plus dessus.

Les larmes coulent abondamment, je serre la chaîne et le pendentif dans mes mains de toutes mes forces de peur qu'il ne disparaisse. Je les serre à en laisser leur empreinte dans ma chair, j'ai attendu ce moment depuis si longtemps. L'unique chose qui me relie à elle, l'unique objet de mes convoitises.

Je suis agitée de divers sentiments, euphorie, nostalgie, tristesse et bonheur se bousculent. Mes pleurs continuent de couler, ce sont des pleurs à la fois douloureux et apaisants, des pleurs d'amertumes et de contentements. Des larmes qui emportent avec elles une partie de ma rancune — une partie seulement. J'ai mal et je suis soignée en même temps. Son souvenir me fait souffrir, mon deuil n'est pas encore fait — et ne le sera jamais tout à fait — mais cette grappe de raisin, c'est un bonheur sans nom.

Matérialiste de ma part d'y attacher tant d'importance, mais vous ne pouvez pas comprendre.

Cette grappe de raisin, c'est elle. C'est tout ce qui me reste d'elle.

Toujours je la serre entre mes mains, je la regarde intensément je la tourne, l'observe, la détaille, elle est la même que dans mes souvenirs. Je ne l'ai plus revue depuis si longtemps. Six ans que la vipère a triomphé, trois qu'elle l'a fait mourir. Je la porte à mes lèvres comme une croix et les appuie dessus, la caresse du bout de mes doigts, la passe sur ma joue, j'ai peine à y croire. Enfin.

Enfin, je l'ai. Je ne rêve plus.

Je ne cesse toujours pas de pleurer, je tente à moitié d'étouffer mes sanglots et de l'autre, je leur laisse libre cours. Ils me font du bien. Mes yeux brûlent, le temps a passé et je pleure toujours. Je ne peux m'arrêter.

C'était tellement inespéré...

Il est tard, voilà qu'une heure a passé et je ne peux songer à me séparer de ma grappe de raisin.

Mais la fatigue me rattrape. J'hésite à la porter pour dormir. Mais non, j'ai bien trop peur de l'abîmer, cela paraît si irréel. Finalement je remets la grappe de raisin sur son lit de coton et referme la boîte. A mon tour, je me glisse dans mes draps.

Enfin, j'ai ce qui m'était le plus cher et le plus précieux au monde...